

des conférences aux écoliers qu'il groupa en une petite société, afin de les détourner du libertinage et de les enrôler au service de Dieu et de sa très sainte Mère, telle était son occupation journalière.

Il opéra ainsi un bien considérable¹.

Les pauvres de l'hôpital, entendant raconter chaque jour les merveilleux effets du zèle de leur futur aumônier, attendaient avec impatience son installation définitive parmi eux. Elle eut lieu vers la fin du mois de novembre.

¹ Parmi les écoliers envers qui s'exerça le zèle du B. Montfort plusieurs embrassèrent l'état ecclésiastique. Nous ne pouvons ne pas mentionner ici spécialement Alexis Trichet, le frère de Marie-Louise, la fondatrice des Filles de la Sagesse. « Dans son enfance, dit Grandet, il remplissait auprès de sa sœur le même rôle que le vénérable Montfort auprès de la sienne. Il l'exhortait à quitter le monde, et lui disait souvent : *Ma sœur, il faudra que vous soyez, un jour, une Scholastique et moi un Benoît.* — Quand il fut élevé à la prêtrise, son mérite le fit nommer à la cure de la Résurrection (ancienne paroisse de la ville de Poitiers), dont il ne prit pas possession, ayant été prévenu par la mort : il se dévoua pour des soldats malades, et choisit, pour aller au ciel, une voie plus courte que le cloître, la mort gagnée au service des pestiférés. »

CHAPITRE VI

Le B. Montfort à l'hôpital de Poitiers; réformes qu'il y opère. — Premiers essais de fondation des Filles de la Sagesse. — Mlle Marie-Louise Trichet. — Difficultés à l'hôpital. — Voyage à Paris; humiliations qu'il subit à Angers et à Issy. — Il fut admettre sa sœur chez les Bénédictines du Saint-Sacrement; retour à Poitiers.

(1701-1702)

Dans une histoire abrégée comme celle que nous écrivons, nous ne pouvons entrer dans tout le détail des sages et nécessaires réformes que Montfort opéra dans l'hôpital de Poitiers. Au dire du nouvel aumônier lui-même, quand il y entra, c'était *une pauvre Babylone*. Nulle règle, nulle subordination, nulle économie; désordre un peu partout.

Il commença par améliorer l'état matériel de l'établissement, en s'occupant de la nourriture des pauvres, qu'il leur procura plus abondante, et qu'il les obligea à prendre en commun et à des heures réglées.

Tout cela ne se fit pas sans difficultés et sans peine; mais pour le charitable aumônier les difficultés et les peines n'entraient pas en ligne de compte.

Il allait lui-même recueillir les aumônes à travers les rues de la ville, servait les pauvres à table, balayait les salles et les cours, lavait la vaisselle, souvent à genoux, aidait à apprêter les lits; s'attachant de préférence aux infirmes dont les maladies étaient les plus repoussantes, les nettoyant, pansant leurs plaies et leur procurant, en un mot, tous les soulagements en son pouvoir.

Un jour, ayant éprouvé une certaine répugnance dans ce pénible service, il se la reprocha comme un crime; puis, faisant effort sur lui-même pour la surmonter, il prit le parti héroïque dont la Vie des Saints nous offre quelques rares exemples, il amassa dans le creux de sa main le pus qui coulait des plaies du pauvre, objet de ses soins, et l'avalait. Il avoua plus tard confidentiellement à la sœur Marie-Louise de Jésus, pour l'aguerrir sans doute en pareille circonstance, qu'il n'avait jamais rien bu de plus délicieux.

Mais tous ces soins matériels n'étaient, dans la pensée du pieux réformateur, qu'un moyen d'atteindre plus sûrement les âmes. Ce qu'il voulait surtout, c'était la réforme spirituelle du personnel de l'hôpital, et spécialement des infirmières préposées au service de la maison.

Jusque-là, on avait applaudi à tout ce qu'il avait fait en vue du bon ordre, de la propreté, de l'alimentation; ce ne fut pas la même chose quand il voulut pousser plus avant son œuvre. Le règlement qu'il rédigea pour les hospitalières ou gouvernantes et qu'il fit approuver par l'évêque et les administrateurs fut loin d'être agréé par elles aussi facilement; il excita même de leur part une véritable insurrection.

Ce fut pour le saint aumônier le sujet de mille tracasseries et persécutions de toutes sortes. Néanmoins, comme il faisait l'œuvre de Dieu, il ne s'émut nullement de cette opposition, qui était l'œuvre du démon jaloux, et, pour laisser passer l'orage, il alla faire une retraite de huit jours chez les Pères Jésuites.



Groupe du Bienheureux couronnant l'autel qui lui est consacré dans la chapelle des Filles de la Sagesse à Saint-Laurent.

Au surplus, Dieu se chargea lui-même de défendre sa cause d'une manière terrible. En effet, quelques jours s'étaient à peine écoulés que les plus acharnés parmi ses contradicteurs furent frappés de mort subite; plus de quatre-vingts pauvres tombèrent gravement malades et plusieurs en moururent.

C'en était assez : le châtimement fut compris. Les moins coupables parmi les hospitalières vinrent se jeter aux

pieds de Montfort, qui vit ainsi ses épreuves momentanées couronnées par un vrai triomphe. Il en profita pour jeter les premiers fondements de l'institut des *Filles de la Sagesse*, dont il nourrissait depuis quelque temps le projet dans son cœur.

« Pour ébaucher en quelque sorte l'œuvre qu'il méditait, dit Clorivière, pour la commencer par l'humiliation et ériger un trophée à la sainte folie de la croix, moyen qu'il jugeait nécessaire pour attirer la bénédiction du Ciel sur toutes ses entreprises, il choisit, entre les pauvres filles de l'hôpital, dix ou douze des plus vertueuses. Parmi elles, il y en avait d'aveugles, de boiteuses, de couvertes de plaies; mais la ferveur leur donna des forces pour garder la règle qu'il leur présentait.

« Elles devaient se lever à quatre heures, faire une heure d'oraison, réciter le chapelet, entendre la messe et s'occuper ensuite au travail jusqu'au diner. A une heure après-midi, elles devaient dire un second chapelet et reprendre le travail comme le matin. A cinq heures et demie, il y avait encore une demi-heure d'oraison prescrite, laquelle était suivie d'un troisième chapelet¹. Le silence leur était recommandé dans tous les temps, à la réserve d'une heure de récréation qu'on leur accordait après le diner et d'une demi-heure après le souper.

« Il leur donna une supérieure particulière choisie

¹ Quelques historiens ont supposé, à tort, que le grand apôtre du *Rosaire* n'avait formulé sa méthode pour le réciter que plus tard. Mais il est manifeste qu'il en introduisit la pratique dès son entrée à l'hôpital de Poitiers, en 1701; car elle entrait dans son plan d'évangélisation, préparé à Saint-Sulpice, comme l'un des principaux éléments de sa *Parfaite dévotion envers la très sainte Vierge*.

parmi elles, qui devait présider à tous les exercices. Cette supérieure était aveugle. Grâce au nouvel ascendant qu'il venait de reprendre sur les esprits, Montfort obtint de l'évêque et des administrateurs un appartement séparé des salles communes. Au milieu de la chambre il éleva une grande croix de bois, et le nouveau patriarche nomma cet endroit *la Sagesse*. Dès lors, les humbles filles en portèrent le nom, et s'appellèrent, comme elles s'appellent encore aujourd'hui, les *Filles de la Sagesse*¹.

Toutefois, nous le répétons, ce n'était là qu'une ébauche de son magnifique dessein. A l'édifice religieux qu'il se proposait d'élever à la gloire de Dieu il manquait encore la pierre fondamentale. Cependant il l'avait déjà trouvée, ou plutôt Dieu la lui avait déjà remise entre les mains par les mains de Marie, sa Mère, comme il se plaisait à le dire lui-même. Restait à la façonner, pour l'asseoir ensuite à la place qui lui était destinée.

Cette pierre fondamentale, véritable diamant par la

¹ On vénére encore, à l'hôpital de Poitiers, la croix de bois dont il est ici question. Elle est noire et sans autre ornementation que les instruments de la passion, la couronne d'épines, la lance, l'éponge, les fouets, le roseau, placés à sa base. L'inscription dont elle est couverte est tout un programme de perfection. — En tête, au-dessous du monogramme du Christ, on lit ces mots : *Renoncer à soi-même, porter sa croix pour suivre Jésus-Christ*. A la hauteur du croisillon, est dessiné le monogramme de la sainte Vierge surmonté d'une petite croix, puis l'inscription se continue ainsi : *Si vous rougisiez de la croix de Jésus-Christ, Jésus-Christ rougira de vous devant son Père. Amour de la croix! désir des croix! mépris, douleurs, outrages, affronts, opprobres, persécutions, humiliations, calomnies, malades, injures*. Ici, apparaît le sacré Cœur de Jésus surmonté de la croix et laissant échapper des gouttes de sang par sa blessure. A sa droite, on lit : *Vive Jésus!* A sa gauche : *Vive sa croix!* Puis, au-dessous : *Amour divin, humilité, soumission, patience, obéissance entière, prompt, joyeuse, aveugle, persévérante*.

fermeté et la limpidité de sa vertu, était M^{lle} Marie-Louise Trichet, fille de Julien Trichet, procureur au siège présidial de Poitiers, et de dame Françoise Lecoq. La jeune fille n'avait encore que dix-sept ans et unissait toutes les grâces de la jeunesse aux charmes de la plus aimable innocence, quand Montfort commença à prêcher dans les églises de la ville.

Sa sœur, ayant entendu un jour le nouveau prédicateur, en fut ravie.

Si vous saviez, ma sœur, le beau sermon que je viens d'entendre, dit-elle à Marie-Louise, à son retour; de ma vie je n'ai entendu rien d'aussi touchant : ce prédicateur est un saint¹.

Il n'en fallut pas davantage pour décider la jeune fille à aller trouver le prêtre qu'on lui vantait ainsi, pour lui confier les aspirations de son âme vers la perfection chrétienne dans la vie religieuse. Dès le lendemain, elle vint se mettre sous sa direction.

Par cette intuition merveilleuse que Dieu donne aux saints, Montfort ne l'eut pas plus tôt entrevue, qu'il devina, sans doute, dans cette jeune aspirante à la main du céleste Époux, *la première fille de la congrégation de la Sagesse*.

« *Qui vous a adressée à moi?* lui dit-il en la recevant.

— *C'est ma sœur*, répondit-elle avec simplicité.

— *Non, ma fille, ce n'est pas votre sœur*, répondit Montfort, *c'est la sainte Vierge qui vous adresse à moi!* »

¹ Cette sœur de Marie-Louise Trichet devint plus tard elle-même *Fille de la Sagesse*, sous le nom de *sœur Séraphique*. Elle fit profession dans l'église de Saint-Laurent-sur-Sèvre, le 16 décembre 1722.

Nous aimons à noter cette première rencontre de deux âmes si bien faites pour se comprendre; car elle fut le point de départ d'une des plus grandes œuvres du Bienheureux.

Sous la direction d'un tel maître, dont elle suivit les



conseils avec une docilité et une confiance tout enfantines, la pieuse jeune fille fit de rapides progrès dans les voies de Dieu.

Quant à ses fréquents rapports avec le père de son âme, elle y mit tant de discrétion, que ce n'est qu'au bout de six mois seulement que ses parents s'en aperçurent.

J'ai appris, lui dit sa mère, que tu vas te confesser à ce prêtre de l'hôpital; tu deviendras folle comme lui!

Mme Trichet exprimait ainsi, sans le savoir, une profonde vérité. Ce que Montfort s'efforça d'inoculer à sa pénitente, c'est, en effet, une folie, folie dont il était atteint lui-même, et que l'apôtre saint Paul appelait *la sagesse de Dieu, la sainte folie de la croix*.

Malgré cette opposition plus apparente que réelle de la part de sa mère, Marie-Louise n'en continua pas moins à rechercher, en toutes circonstances, les avis et les conseils de son directeur. Elle obtint même de suivre les exercices d'une retraite que Montfort donna au personnel de l'hôpital et à quelques personnes du dehors. Le saint prêtre en profita pour faire publiquement, et à diverses reprises, l'épreuve de son humilité et de son amour de la Croix.

De même que l'ouvrier qui veut construire un édifice emploie le marteau et le ciseau pour équarrir et façonner la pierre qui doit lui servir de fondement, ainsi l'homme de Dieu travaillait cette âme prédestinée, dans sa pensée, à devenir *la fondatrice des Filles de la Sagesse*. L'épreuve eut, d'ailleurs, le résultat qu'il en avait espéré : elle fortifia sa résolution de se consacrer sans réserve au service de Dieu seul, par la fuite du monde et de tout ce qui lui appartient.

Mais ses parents mirent obstacle à la réalisation de ses vœux.

Montfort lui-même, tout en accueillant avec joie et satisfaction ses ouvertures à ce sujet, n'avait pas l'air de vouloir, de sitôt, l'introduire comme tant d'autres dans le sanctuaire de la vie religieuse; il semblait

hésiter et ne répondait à ses instances que par ces simples mots : *Vous serez religieuse, ma fille, consolez-vous, vous serez religieuse.*

Les choses en étaient là, quand le démon, jaloux des merveilleuses réformes opérées par l'homme de Dieu, excita contre lui une nouvelle tempête, plus formidable encore que la première. Devant ces difficultés inattendues, Montfort eut recours à ses armes ordinaires : il pria, se mortifia avec plus de rigueur que de coutume, prit conseil d'hommes éclairés; puis, jugeant qu'il valait mieux abandonner momentanément son œuvre entre les mains de la divine Providence, il quitta l'hôpital et partit pour Paris.

Outre le motif exposé ci-dessus, il en avait un autre pour le déterminer à entreprendre promptement ce voyage, celui de venir en aide à sa chère sœur Louise, dont la situation toujours précaire demandait un arrangement définitif.

Selon son habitude, il partit à pied et recueillit, chemin faisant, une ample moisson de peines et d'humiliations.

Nous ne pouvons omettre ici la dure épreuve à laquelle il fut soumis à son passage au séminaire d'Angers; car, de l'aveu du serviteur de Dieu lui-même, ce fut l'une des plus sensibles qu'il ait eues à supporter dans le cours de sa carrière, semée pourtant de tant d'épines, d'obstacles, de contradictions de toutes sortes; épreuve d'autant plus sensible qu'elle lui vint d'un homme qu'il vénérât et aimait, de M. Brenier, l'un de ses anciens directeurs à Saint-Sulpice, celui-là même qui avait fait réciter le *Te Deum*, en action de grâces, le jour de son entrée au séminaire.

C'est M. Blain, son condisciple, qui va nous conter le fait.

« Je parle, dit-il, de M. Brenier, qui était supérieur du séminaire d'Angers, lorsque Montfort y passa et demanda à le voir et à lui présenter ses respects. Mais à peine fut-il en sa présence, qu'il s'en vit rebuté et rejeté d'une manière outrageante, à la vue de toute la communauté, qui était en récréation. Encore s'il lui eût fait la charité de lui donner à diner, l'affront eût perdu quelque chose de son amertume; mais non, il le chassa avec honte et le fit sortir à jeun, au plus tôt de la maison, sans égard ni à son caractère ni à son besoin.

« M. Montfort, si familiarisé avec les humiliations, ne fut pas insensible à celle-ci, et il faut avouer que si M. Brenier qui, d'ailleurs, pendant six mois, l'avait pris par tous les endroits sensibles pour le piquer au vif, avait attendu ce moment et cette occasion pour le mortifier, il y réussit parfaitement. Et c'est peut-être la seule occasion où ce prêtre si patient ait ouvert la bouche pour se plaindre; car, se voyant si indignement traité par un homme qu'il honorait tant, son cœur blessé permit à sa bouche d'exhaler cette plainte : *Est-il possible qu'on traite ainsi un prêtre dans un séminaire!* »

Quand il se présenta à Saint-Sulpice, quelques jours après son arrivée à Paris, il y fut aussi mal reçu qu'au séminaire d'Angers.

« Il fut fort rebuté de M. Leschassier, son ancien directeur, continue M. Blain... Qu'il fut mortifié, quand, un jour, arrivé à une maison de campagne¹ où était ce

¹ La solitude d'Issy.

cher directeur avec plusieurs autres ecclésiastiques, dans le temps de la vacance, il le reçut avec un visage glacé et le renvoya hautement d'un air sec et dédaigneux, sans vouloir lui parler ni l'entendre !

« Pour moi, qui étais présent, j'étais interdit et ne souffrais pas peu de l'humiliation dont j'étais témoin. Pour lui, il la soutint avec sa douceur et sa modestie ordinaires, et s'en retourna avec la même tranquillité qu'il était venu, et un redoublement de ferveur, fruit d'une grande paix qu'il recueillait à la naissance de croix nouvelles. »

En agissant de la sorte, ces pieux directeurs de séminaires étaient de la meilleure bonne foi et subissaient comme malgré eux l'influence du siècle. Ils craignaient toujours que Louis-Marie Montfort ne fût point dans la vraie voie, ni conduit par l'esprit de Dieu, et ne voulaient point paraître approuver sa conduite. C'était, chez eux, affaire de prudence, prudence excessive et rigoureuse peut-être, mais néanmoins excusable par certains côtés.

D'ailleurs, nous devons ajouter, pour être juste, que tous les sulpiciens n'usèrent pas envers lui de la même rigueur. L'un d'eux, M. Bargeville, son ancien ami, auquel il fit part de sa détresse et de celle de sa sœur, lui promit de s'employer pour lui venir en aide. Sa promesse ne fut pas vaine. Par son entremise, Montfort fit la connaissance des religieuses bénédictines du Saint-Sacrement de la rue Cassette².

² Cette congrégation existe encore sous le nom de l'*Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement*. Elle fut fondée par la R. M. Meethilde du Saint-Sacrement, en mars 1654. On y pratique la règle de saint Benoît dans toute sa rigueur, et les religieuses y font vœu de l'*Adoration perpétuelle*.

« Dès la première entrevue, dit Clorivière, la supérieure, voyant son extraordinaire sainteté et l'extrême besoin où il était réduit, lui offrit la portion qui, selon l'usage de cette sainte maison, était offerte chaque jour à la très sainte Vierge, comme à celle que les religieuses du Saint-Sacrement ont choisie pour leur abbesse, et qui est ensuite donnée à quelque pauvre. »

Montfort accepta l'offre avec reconnaissance et vécut de cette aumône tout le temps de son séjour à Paris. Du consentement de ses bienfaitrices, il amenait, chaque fois, un pauvre avec lui et commençait son repas en servant à *son frère*, comme il l'appelait, la meilleure part de sa nourriture.

Pendant longtemps il fit démarche sur démarche pour assurer l'avenir de sa sœur, mais sans aboutir. Peu s'en fallut qu'il ne prit, à la fin, le parti de la renvoyer à Rennes, dans sa famille. Les religieuses du Saint-Sacrement, auxquelles il s'adressa en dernier lieu, lui auraient volontiers ouvert la porte de ce monastère, en considération de la sainteté qu'elles admiraient en lui ; la grosse difficulté était de trouver la dot nécessaire pour son admission. On se mit en quête de tous côtés, auprès des personnes charitables connues pour leur générosité ; mais leurs ressources disponibles se trouvèrent alors épuisées, en sorte que la pauvre pos-

tuelle du saint Sacrement, d'où leur vient leur nom. Elles en portent ostensiblement l'emblème, c'est-à-dire un petit soleil en cuivre doré, attaché par un ruban noir sur leur scapulaire et sur la coule noire dont elles se servent dans les cérémonies ecclésiastiques. Elles ont encore deux monastères à Paris, dont l'un, anciennement installé dans le local du Temple où fut enfermé Louis XVI, eut pour fondatrice et première prieure la princesse Louise de Bourbon-Condé, sœur du dernier des Condés, assassiné au château de Saint-Leu, après les journées de juillet.

Migne, *Dictionnaire des Ordres religieux*, t. I^{er}, col. 461-477.

tulante allait probablement voir s'évanouir encore la faible lueur d'espoir qui avait brillé pour elle de ce côté.

Quant à Montfort, se voyant sans espoir du côté des hommes, il ne s'adressa plus qu'à Dieu seul, et montra dans cette extrémité une confiance plus vive et plus ferme que jamais dans le succès de sa fraternelle entreprise. Il ne fut point trompé : la dot longtemps vainement réclamée lui vint inespérément d'une personne dont on n'attendait aucun secours ; et tous les obstacles furent levés du même coup.

Après une année de noviciat, le 2 février 1704, Louise Grignon fut admise à la profession religieuse dans la communauté du Saint-Sacrement, sous le beau nom de sœur Saint-Bernard.

Le mois d'octobre touchait à sa fin quand, ses affaires étant heureusement terminées, Montfort put reprendre le chemin de Poitiers.